

Le Traitement de la nuit

De la même autrice

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « PASSAGES FRANCOPHONES »

Au bout du fil / Bashir Lazhar, 2003

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Lumières, lumières, lumières / Septembre, 2015

La Vie utile, 2019

Chez d'autres éditeurs

Théâtre : Des fraises en janvier / Au bout du fil / Henri & Margaux / Culpa, Éditions Fides, 2003

Désordre public, Éditions Fides, 2006

Éloges (avec Martine Doucet et Ariane Émond), Les Éditions du Passage, 2007

L'Héritage de Darwin, Lansman Éditeur, 2008

L'Imposture, Leméac, 2009

Les Pieds des anges, Leméac, 2009

Le Plan américain (avec Daniel Brière), Leméac, 2010

Bashir Lazhar, Leméac, 2011

La Concordance des temps (roman), Leméac, 2011

La Chair et autres fragments de l'amour, Leméac, 2012

La Vie utile précédé de *Errance et tremblements*, Les Herbes rouges, 2019

À cause du soleil / Le Traitement de la nuit, Les Herbes rouges, 2021

Evelyne de la Chenelière

Le Traitement de la nuit

éditions
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction éditoriale : Pierre Banos.

© 2022, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-884-2 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Daniel Brière.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique du *Traitement de la nuit*, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr).

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

La matière du monde

La vie peut-elle devenir une phrase, et l'inverse, une phrase peut-elle prendre vie ?

Ce serait bien. Une phrase infinie, une phrase éternelle pour restituer la matière du monde. Un mélange de vies vécues, de livres lus, de chansons qui ressuscitent les morts, paysages imprimés sur la rétine, images révélées, montées, oubliées, puis ranimées.

Entre la chair et son nom, que s'est-il passé ? Que s'est-il *produit* ? C'est pour moi la seule question que pose l'écriture. La vie matérielle et la vie littéraire, comment les faire parler ensemble ? Est-il possible de les faire coïncider ? L'écriture doit penser la pensée : comment penser le froid, la soif, le vertige, l'étouffement, la crispation, la langueur ?

Je travaille à une posture intérieure difficile à tenir : faire de ma langue d'écriture, qui est aussi ma langue maternelle, une langue étrangère à mes sens. L'envisager pour son bruit, sa respiration, les muscles qu'elle sollicite quand je l'articule, les parois contre lesquelles elle cogne, les cordes qu'elle fait vibrer, les espaces qu'elle ouvre dans le corps, ce qu'elle déplace, ce qu'elle convoque, ce qu'elle *bouge* : les dents, la langue, la mâchoire, la gorge, le crâne... Je cherche, avant d'explorer le caractère utile et persuasif de la langue, à m'engager physiquement auprès d'elle.

La vibration de la voix, sa « musique », m'intéresse encore plus que ce qu'elle trouve à dire. Peut-être parce que, contrairement à la littérature et à l'image, la musique est sa propre chose, son propre contenu. Son corps est son idéal, elle est sa propre incarnation, sa propre *vie*. La musique n'est conforme qu'à elle-même puisqu'elle ne restitue rien ; elle ne cherche pas à se substituer au réel, elle *est* réelle. Or, je ne suis pas musicienne, et la matière du monde ne secrète pas sa propre expression. Seul le théâtre peut me venir en aide. Le théâtre peut, comme la musique, toucher à son « corps idéal » quand il ne fait pas de littérature, quand il ne « fait » pas image, quand il est cette potentialité incarnée, quand la parole vibre en doutant d'elle-même et en se demandant « qui parle ? », « qui veut, ici ? », « qui veut parler quand je parle ? ». À quel besoin répond notre acharnement à dire le monde ? À en faire des phrases ? Si le langage échoue à transcrire le réel, a-t-il en revanche le pouvoir de le remodeler, de le recréer, de le *refaire* ? Écrire, c'est plonger à même l'impossibilité de

vraiment restituer une expérience par son récit. Le récit appelle un ordre et un équilibre, quand le vécu est par essence discontinu et vacillant. Quelle grammaire pour faire sentir le chaos en soi et autour de soi ? Écrire, c'est user d'un langage qui ne fait pas confiance au langage et, comme l'avance Olivier Py dans *Hamlet à l'impératif*¹, « le théâtre s'affirme alors comme doute sur le doute du langage ».

La publication de textes théâtraux est la passerelle qui permet au théâtre et à la littérature de se rencontrer. J'ai l'impression de vivre sur cette passerelle, d'y errer et d'y trembler, d'habiter un espace qui sert essentiellement à être *traversé*. Un espace qui dérange l'ordre du temps, puisqu'il est autant rétrospectif que prospectif. Un seuil intempestif entre la scène et la page. Une pièce de théâtre qui devient livre, c'est souvent l'écho et la mémoire d'un spectacle qui a eu lieu, mais c'est aussi l'invitation à rêver mille autres spectacles possibles. Je tiens donc à remercier tous ceux et toutes celles qui publient ou lisent des pièces de théâtre, parce que, grâce à vous, il existe des livres où se rencontrent le re-senti et le pré-senti.

Publier et lire des pièces de théâtre, c'est à mes yeux célébrer ce mouvement anarchique du temps, c'est célébrer la perpétuelle migration qui nous fait traverser les frontières, c'est capturer le mouvement vital qui anime toute matière, toute pensée, la faisant passer d'une forme à l'autre, d'une chair à l'autre, d'un monde à l'autre, à la fois transformée et intacte, éternellement embryonnaire, donc dans une contingence infinie.

Si je conçois mon écriture comme une *matière* à théâtre, je crois que c'est précisément pour que les mots redeviennent la matière-chose-chair d'où ils proviennent. Pour que les mots, impulsés par notre besoin d'attester le réel, fassent le chemin inverse en retournant au feu qui les anime ; qu'ils quittent le monde idéal pour revenir au monde sensible ; qu'ils deviennent créateurs d'espace et de temps.

Le texte théâtral, dans son existence livresque, contient déjà cette portée vibratoire. Le livre promet que, une fois proférés, les mots cesseront aussitôt d'être des signes, des encryptages de la vie. Par le souffle et le corps des acteurs, s'ils ne deviennent pas forcément ce qu'ils désignent, assurément ils *prendront vie*.

Entre le sens et la vie, je choisirai toujours la vie.

Evelyne de la Chenelière

1. Actes Sud-Papiers, 2021.

« L'expression doit rendre le sang. »

**Martin Tailly, *Éléments pour une
esthétique de la chair*, 2019**

« Le langage est une peau : je frotte mon
langage contre l'autre. »

**Roland Barthes, *Fragments
d'un discours amoureux*, 1977**

« Puisqu'il s'agit de savoir entendre une idée
de vie dans toute forme de vie, de sentir quelle
formule d'existence elle libère, quelle ligne de
pratiques, d'expériences, elle avance. »

**Marielle Macé,
Nos cabanes, 2019**

Personnages

LÉNA

BERNARD

VIVIANE

JÉRÉMIE

1

LÉNA.- Donc je suis née.

BERNARD.- C'est une fille ! Mais nous le savions déjà.

VIVIANE.- C'est encore mieux qu'un garçon, une fille.

BERNARD.- Oui c'est mieux, une fille.

VIVIANE.- Le jour de sa naissance était un jour absolument radieux.

LÉNA.- Il était midi.

BERNARD.- Un soleil resplendissant.

LÉNA.- Je suis née, j'étais bien obligée.

BERNARD.- Nous l'avons mise au monde ensemble. Viviane et moi.

VIVIANE.- Oui, c'est Bernard qui m'a accouchée. Il faisait grand soleil.

LÉNA.- Je suis née et je ne m'en suis jamais vraiment remise.

BERNARD.- Nous voulions que ce soient ses deux parents qui la mettent au monde.

VIVIANE.- Oui, ses deux parents.

BERNARD.- J'avais les mains pleines de sang.

LÉNA.- Encore aujourd'hui, ça me perturbe.

BERNARD.- Je voulais m'impliquer dans la vie de notre fille, dès le début.

VIVIANE.- C'est important, pour nous, le partage des responsabilités.

BERNARD.- Oui.

VIVIANE.- Pourquoi la mère serait seule à jeter son enfant dans le monde ?

BERNARD.- Oui, pourquoi ?

VIVIANE.- Nous l'appellerons Léna.

BERNARD.- Bonjour, Léna.

LÉNA.- J'ai vu le jour.

VIVIANE.- Bonjour.

LÉNA.- Je ne l'ai pas aimé.

BERNARD.- Regarde le beau jour.

VIVIANE.- Ce n'est pas seulement moi qui t'ai jetée dans ce monde pourri. C'est aussi ton père.

BERNARD.- Viviane est dépressive.

VIVIANE.- Comme une vallée. Rien de grave.

BERNARD.- Tu en as mis du temps, Léna.

VIVIANE.- Vingt-six heures.

BERNARD.- Ouf.

VIVIANE.- Enceinte, je rêvais que je portais des dizaines de bébés. Ils étaient accrochés partout, dans mon ventre, mais aussi sur mes poumons, dans mes narines, dans ma gorge, dans mon crâne, et je n'osais plus bouger ni respirer de peur d'en échapper un. Et je me disais : « Il faut les laisser sortir, je ne peux pas les contenir pour toujours. »

BERNARD.- Je me penchais sur le ventre de Viviane, et je parlais à notre enfant : « Si tu ne collabores pas, tu mourras empoisonnée dans ton origine, empoisonnée dans le ventre qui t'a faite. »

VIVIANE.- C'est ce que tu veux ?

BERNARD.- Tu veux mourir empoisonnée ?

VIVIANE.- C'est vraiment ce que tu veux ?

LÉNA.- Donc je suis née.

BERNARD.- C'est une fille ! Mais nous le savions déjà.

VIVIANE.- C'est encore mieux qu'un garçon, une fille.

BERNARD.- Oui c'est mieux, une fille.

VIVIANE.- Bienvenue au monde, ma fille. Regarde comme il te regarde.

2

BERNARD.- Viviane se tient debout, dans la chambre de Léna. Elle regarde par la fenêtre, d'où entre la lueur du lampadaire, marquant le plancher d'un grand trait de lumière. Une autre lumière, plus douce, plus jaune, provenant d'une lampe de chevet, éclaire faiblement la table à langer et, plus faiblement encore, le lit à barreaux. Viviane tient Léna contre elle. On dirait qu'elle cherche à l'endormir. Mais Léna garde les yeux grands ouverts.

VIVIANE.- Ferme les yeux, Léna.

BERNARD.- Viviane dépose précautionneusement Léna dans son lit.

VIVIANE.- Il faut dormir, maintenant.

BERNARD.- Mais Léna ne ferme pas les yeux.

VIVIANE.- Arrête de me regarder, Léna, tu m'intimides.

BERNARD.- Du fond de son petit lit, Léna regarde sa mère.

VIVIANE.- Qu'est-ce que tu cherches ? Il n'y a rien ici.

BERNARD.- Viviane éteint la lampe de chevet.

VIVIANE.- Bonne nuit, Léna.

BERNARD.- Elle tire le rideau.

VIVIANE.- Bonne nuit, bonne nuit Léna, fais de beaux rêves.

BERNARD.- Léna ne ferme pas l'œil de la nuit.

3

JÉRÉMIE.- Léna, qu'est-ce que tu fais ?

LÉNA.- Quoi ? Rien.

JÉRÉMIE.- Pourquoi tu mets tes pieds sur le tableau de bord ?

LÉNA.- Je cherche une posture qui inspire l'innocence.

JÉRÉMIE.- C'est dangereux.

LÉNA.- L'innocence ?

JÉRÉMIE.- Les pieds sur le tableau de bord. C'est dangereux.

LÉNA.- Pourquoi ?

JÉRÉMIE.- Si on a un accident, tes genoux vont te casser le front. Enlève tes pieds.

LÉNA.- Jérémie ?

JÉRÉMIE.- Quoi ?

LÉNA.- Qu'est-ce qu'on fait ?

JÉRÉMIE.- On a tout dit.

LÉNA.- Il faut le répéter.

JÉRÉMIE.- Tu changes d'avis ?

LÉNA.- Non. Mais il faut encore le dire.

JÉRÉMIE.- Nous rétablissons l'équilibre.

LÉNA.- Ah oui, c'est ça, c'est vrai. Nous rétablissons l'équilibre.

JÉRÉMIE.- Symbolique.

LÉNA.- Oui.

JÉRÉMIE.- C'est un symbole.

LÉNA.- Un nivellement symbolique.

JÉRÉMIE.- C'est ça.

LÉNA.- Pour qu'il y ait symbole, il faut qu'il y ait gaspillage.

JÉRÉMIE.- C'est ça. Il faut gaspiller quelque chose. Quelqu'un.

LÉNA.- C'est ça. Pour retrouver l'innocence.

4

VIVIANE.- Bernard ?

BERNARD.- Oui ?

VIVIANE.- Tu dors ?

BERNARD.- Non. Et toi ?

VIVIANE.- Non.

BERNARD.- Je croyais que tu dormais.

VIVIANE.- Je me suis réveillée à cause d'un mauvais rêve.

BERNARD.- Raconte. Il paraît qu'il faut raconter ses cauchemars.

VIVIANE.- Je me déshabillais, je prenais ma douche, et j'essorais mes cheveux avec une serviette de bain.

BERNARD.- Et après ?

VIVIANE.- Après il y a eu un saut dans le temps, j'ouvrais la porte du réfrigérateur, je sortais les choses du petit déjeuner, et je mangeais un petit déjeuner.

BERNARD.- C'est tout ?

VIVIANE.- Non. Après il y a eu un saut dans le temps et je répondais au téléphone et c'était ma sœur qui était revenue d'Asie et qui me demandait ma recette de bœuf bourguignon.

BERNARD.- Et après ?

VIVIANE.- Rien. Je me suis réveillée en sursaut.

BERNARD.- Mais ce n'est pas un cauchemar.

VIVIANE.- C'est pire.

BERNARD.- Tu as pris tes tranquillisants ?

VIVIANE.- À quoi ça sert de rêver, si c'est comme dans la vie ?

BERNARD.- Mais de quoi voudrais-tu rêver ?

VIVIANE.- Je ne sais pas... je voudrais rêver depuis une autre tête. Depuis la tête d'un cheval, ou d'un éléphant, ou d'un poisson, je ne sais pas...